

—A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler franc, répondit monsieur Lacour, mais aurais-tu la bonté de me dire pourquoi cette place ne me convient pas. A coup sûr, cette fonction est très honorable.

—Mais, mon cher oncle, il ne s'agit pas de savoir si l'emploi est très honorable, la question est de décider si vous êtes capable de le remplir oui ou non, et je vous dis catégoriquement non.

—Et tes raisons : répliqua monsieur Lacour, visiblement agacé.

—Mes raisons, reprit Alphonse, mais elles sont toutes simples. Qu'entendez-vous à la pédagogie ? Vous êtes négociant en denrées coloniales. Vous savez exactement quel est le prix d'un sac de café de Java ou d'un kilo de thé de Chine, mais en matière d'enseignement, que savez-vous ? Connaissez-vous le grec, le latin, l'algèbre et la trigonométrie ? Qu'est-ce que les sciences ont de commun avec le sucre candi et les clous de girofle, avec le poivre et la cannelle ? En deux mots, ces fonctions vous conviennent comme l'emploi de professeur à un berger.

Abasourdi par le discours de son neveu, monsieur Lacour ne songea pas à se fâcher.

—Alphonse, lui répondit-il avec calme, je ne suis cependant pas si dénué d'intelligence que je...

—Mais, qui vous dit que vous soyez dénué d'intelligence, vous êtes un négociant sérieux ; vous êtes aussi un excellent homme, mon cher oncle, mais que vous soyez fait pour présider le Conseil de l'Instruction publique, cela me semble aussi étrange que si un remouleur voulait être curé. Vous avez voulu que je vous donne franchement mon opinion, la voilà.

—Et une opinion passablement impertinente, mon neveu. Jamais personne ne m'a encore traité de la sorte ; pour raisonner comme tu le fais, il faut être un grossier ou un fou.

—C'est cela, mon oncle on est un impertinent ou un fou quand on dit la vérité, la pure vérité.

—Alphonse, j'en ai assez, tu es l'un et l'autre. Sors de ma présence. Je ne veux plus te voir, jusqu'à ce que tu sois devenu poli et raisonnable.

Alphonse voulait s'excuser, la colère de son oncle lui faisait vraiment de la peine, mais monsieur Lacour ne voulut plus entendre un seul mot, il lui fallut quitter le salon.

Après son départ, l'oncle courroucé se mit à se promener à grands pas en frappant du pied et en répétant avec amertume les insolentes réponses de son neveu. Jamais son amour propre n'avait été blessé à ce degré. —

Aussi ne trouva-t-il rien de mieux pour calmer sa violente agitation que d'accepter le poste qu'on lui offrait :

—Maintenant, c'est bien décidé, s'écria-t-il, je serai président du Conseil de l'Instruction publique, et je montrerai à cet impertinent que je ne suis pas si bête qu'il le croit.

Pendant que monsieur Lacour se parlait ainsi à lui-même en continuant son tapage, sa femme qui venait de reconduire la colonelle et ses enfants rentra dans le salon, et fut toute surprise de le trouver dans une si grande colère.



ALPHONSE, J'EN AI ASSEZ... SORS DE MA PRÉSENCE

—Qu'as-tu donc, s'écria-t-elle ? Toute la maison tremble et ta figure est décomposée.

—Et toi, Elisabeth, pourquoi es-tu si pâle ?

— Cela n'est pas étonnant, répondit madame Lacour, en soupirant profondément, si tu savais le mauvais tour que m'a joué ce malheureux Alphonse.

Elle lui raconta la façon grossière dont il avait accueilli la visite des Gerlike :

— Cette manière d'agir d'Alphonse ajouta-t-elle est d'autant plus déplorable que madame la colonelle avait certainement des intentions à son sujet. Et c'est quand un si beau parti se présente à lui qu'il anéantit d'un seul coup toutes nos espérances. Madame Lacour était d'avis de le renvoyer à la ville.

— Non pas, répliqua monsieur Lacour, mais dans une maison d'aliénés, car il a perdu la raison et je vais t'en donner une autre preuve.

Et il lui raconta sa discussion avec Alphonse. Si monsieur Lacour aspirait au titre de président, madame Lacour eut été au moins aussi heureuse de s'entendre appeler Madame la Présidente. Aussi approuva-t-elle le jugement de son mari. Alphonse avait certainement le cerveau dérangé.

— Que faire ? dit-elle. Où est Alphonse ?

— Je l'ai mis aux arrêts dans sa chambre, répondit monsieur Lacour. Il est fou, c'est certain. Ce qu'il y a de mieux, à mon avis, c'est de faire venir notre médecin le docteur Raineau qui examinera Alphonse, et nous donnera une consultation sur son état. Aussitôt dit, aussitôt fait ; le docteur fut appelé ; on lui expliqua que Alphonse avait donné des signes de dérangement intellectuel, et on le conduisit auprès du jeune homme, afin qu'il pût le soumettre à un examen approfondi.

Au bout de dix minutes, le docteur revint auprès de monsieur et de madame Lacour en s'écriant : Il n'y a pas de doute, monsieur Alphonse se trouve dans un état d'exaltation extraordinaire. Il a osé me dire sur l'art médical et sur ma personne des choses que je ne voudrais pas répéter. Quand je l'ai interrogé sur l'origine de sa maladie, il s'est emporté, affirme continuellement qu'il dit tout ce qu'il pense, et qu'il a tout son bon sens. En un mot, ce garçon là a une idée fixe. Je dois reconnaître qu'il raisonne admirablement sur les autres sujets, jusqu'à ce qu'il arrive à un point déterminé où il déraisonne absolument. Il est atteint d'une espèce de folie des grandeurs, il se figure qu'il comprend tout mieux que les autres, et ce qu'il y a de pire, il croit que tout ce qu'il dit est la pure vérité.

— Votre jugement est de tout point identique au mien, dit monsieur Lacour.

— Ainsi, monsieur le Docteur, ajouta madame Lacour, il a seulement une idée fixe, mais il n'a pas perdu la raison.

— C'est la même chose, répondit le docteur, il n'a pas tout son bon sens parce qu'il a une idée fixe, c'est le cas de la plupart des aliénés. Comme le mal n'est pas trop enraciné, une guérison est encore possible. C'est une surexcitation du système nerveux qui provient probablement d'un surmenage intellectuel. Le malade a besoin de calme, de repos et de soins spéciaux. Il faudrait le conduire au plus tôt dans une maison de santé appropriée à ce genre de maladie. Je puis, par exemple,